

Sous la direction de
BERTRAND GALIMARD FLAVIGNY



CEUX QUI ONT FAIT LA FRANCE



200 PERSONNAGES CLÉS DE L'HISTOIRE DE FRANCE

LE DUC. S
EDITIONS

CEUX QUI ONT FAIT LA FRANCE

HENRI IV, DIDEROT, NAPOLÉON BONAPARTE, MARIE CURIE, Édith Piaf ou encore JEAN-PAUL SARTRE... Tous ces noms célèbres ont marqué notre histoire par des actes mais aussi une pensée visionnaire. Dans cet ouvrage étonnant, militaires et religieux côtoient ainsi rois, écrivains et scientifiques en un panorama aussi prestigieux qu'instructif pour vous faire revivre les victoires et les innovations mais aussi les échecs et les crises qui ont jalonné l'histoire de France.

Ces portraits, proposés sous la direction de Bertrand Galimard Flavigny, entouré de toute l'équipe de la revue *Actualité de l'Histoire*, dessinent le parti pris de réunir 200 de ces grands personnages avec un critère précis : qu'ils aient à leur manière façonné notre histoire.

Bertrand Galimard Flavigny est historien et journaliste. Spécialiste des ordres de la chevalerie, il a notamment publié *Histoire de l'ordre de Malte* et *Les chevaliers de Malte*.

978-2-84899-566-3



19,90 euros
Prix TTC France

L E D U C . S
É D I T I O N S

design : bernard amiard

RAYON LIBRAIRIE : DOCUMENTS, HISTOIRE

Retrouvez nos prochaines parutions, les ouvrages du catalogue et les événements à ne pas rater sur notre site Internet. Vous pourrez également lire des extraits de tous nos livres, recevoir notre lettre d'information et acheter directement les livres qui vous intéressent, en papier et en numérique !

À bientôt sur www.editionsleduc.com

L'éditeur tient à remercier la revue *Actualité de l'histoire*, ainsi que toute leur équipe rédactionnelle.

Un remerciement tout particulier à Éric Garnier qui, en collaboration avec Bertrand Galimard Flavigny, a supervisé ce travail de sélection des personnages, de préparation des textes et de mise en forme.

www.actualite-histoire.com

Actualité de l'histoire, tous les mois en kiosque

© 2011 YES Éditions

Maquette : Sébastienne Ocampo

© 2012 LEDUC.S Éditions

17, rue du Regard

75006 Paris – France

E-mail : info@editionsleduc.com

ISBN : 978-2-84899-566-3

Sous la direction de
BERTRAND GALIMARD FLAVIGNY

CEUX
QUI ONT FAIT
LA FRANCE

L E D U C . S
E D I T I O N S

INTRODUCTION

Lorsque l'on m'a demandé de rédiger ce compendium des 200 personnages qui ont fait la France, j'ai d'abord pensé : « Et voilà un digest de plus où vont se succéder tous les rois, les Premiers ministres et autres maréchaux d'empire que la France a comptés. » Et puis, l'éditeur et les auteurs m'ont fait part de leur projet, plus large, plus intéressant. Il reposait sur le fait que, comme beaucoup de sociétés, la société française a été organisée autour de quatre fonctions principales : la défense assurée par le roi guerrier, par les princes ou par le seigneur du lieu ; la religion assumée par le prêtre sous l'inspiration des théologiens – dont de nombreux Français –, qui a fait évoluer la pensée religieuse chrétienne ; la production effectuée par le paysan jusqu'à la révolution industrielle, puis par les ouvriers, puis par les cols blancs et depuis peu par les financiers, ce qui n'est pas sans bouleverser l'ordre établi ; et la création culturelle longtemps articulée autour des mécénats royaux, princiers puis bourgeois.

À travers ce quadruple point de vue, j'ai tenté de rechercher quel a été le rôle des grands héros qui ont fait l'histoire de France.

La liste de 200 noms repose sur un parti pris : celui selon lequel des hommes et des femmes, chacun pour leur part, ont fait que la France, terrienne ou maritime, métropolitaine ou coloniale, pacifique ou guerrière, est devenue une nation égalitaire. Chacun a participé à tous les travaux constitutifs de la nation, qu'ils soient éducatifs, économiques, intellectuels, politiques, militaires, religieux...

À tout seigneur tout honneur, il y a d'abord les rois, et nous décidâmes de commencer par Mérovée et la question sous-jacente : a-t-il existé, est-il à l'origine de tout ? Rien n'est plus palpitant que l'histoire de nos rois, car c'est de l'histoire de la nation qu'il s'agit !

Parmi les souverains qui ont compté et ont imprimé leur marque, rares furent les médiocres. Citer des noms serait d'ailleurs ouvrir la porte à un vif débat. Peut-être, au risque de fâcher, peut-on indiquer : Louis X

le Hutin ou Charles IV le Bel (quoique...) ; Charles IX, qui meurt rongé par la maladie... et le remords ; ou Charles X, sauvé par l'exil. Qu'il soit permis ici d'exclure Louis XVI de cette liste infamante, au seul fait que son règne est inachevé et qu'il ne peut permettre à Turgot – réformateur physiocrate en avance sur son temps – de mener à bien sa politique économique, sans oublier – au plan extérieur – le corps expéditionnaire conduit par l'amiral d'Estaing et par Rochambeau qui se couvre de gloire outre-Atlantique, ni les instructions données à La Pérouse, modèles de respect des peuples et des minorités... Le bilan du monarque décrié n'est pas si « négatif ». Mais, de Clovis à Louis-Philippe I^{er}, la monarchie honnie a produit, somme toute, un résultat fort recevable aux yeux de l'histoire.

Le génie de la monarchie française fut une idée admirable : lier le sort du pouvoir temporel à celui de l'Église et même, au-delà, à Dieu directement, grâce au sacre, rite de passage qui transforme un roi « désigné » par Dieu et par principe héréditaire en un roi oint et « couronné du Seigneur ». La cérémonie du sacre des rois dans la cathédrale de Reims assure donc une continuité du pouvoir. Elle perdure du baptême de Clovis au sacre de Charles X, qui reprit avec enthousiasme la tradition rémoise abandonnée par le roi sceptique qu'était Louis XVIII. Charles X dut toutefois renoncer aux serments, les remplaçant par un bref engagement que l'on doit plus rapprocher de la Charte constitutionnelle. Le roi alla même jusqu'à ajouter aux serments prononcés par les titulaires des ordres royaux... ceux des membres de la Légion d'honneur. La France était déjà en marche vers son régime, bien particulier, qu'elle définira quatre-vingts ans plus tard comme « laïc ». Aux attributs de la monarchie de droit divin, la République substitua ses propres symboles. N'est-ce pas au sacre de Reims que songeait Mitterrand en avançant une rose à la main – fleur de lys des temps modernes – vers le Panthéon – église « laïcisée » par la Constituante, parangon de l'édifice républicain abritant la mémoire et l'âme du pays –, en mai 1981, alors que la garde républicaine – comme un sénéchal à l'épée nue – lui rendait les honneurs et que la foule – au premier rang de laquelle les nobles de son parti l'attendaient – le regardait tel un monarque éclairé ? L'image n'est pas si terrible. Et sans doute n'aurait-elle pas déplu à ce Président socialiste pétri de culture et de connaissances historiques.

Mais la grande faute de la monarchie fut de ne pas avoir su évoluer ; de ne pas avoir accepté la mise en place d'une monarchie constitutionnelle – l'option *realpolitik* en quelque sorte –, ce que manqua Louis XVI – mais l'époque était-elle préparée ? –, mais que réussit Louis-Philippe I^{er}, porté au pouvoir par la rue – ce qui change tout dans la démarche – et devenant *de facto* « le roi des Français ».

Mais vous, ami lecteur, vous le savez bien : contrairement à La Varenne qui aimait la monarchie et pas trop les monarques, les Français aiment leurs rois, mais pas la monarchie en tant que régime. Ils aiment débattre des vertus de celui-ci, des défauts de celui-là. Ils ne manqueront pas de se diviser encore et encore, et vous avec eux. Mais qu'importe, ils sont d'accord sur l'essentiel : en cette époque où l'on parle tant de l'appartenance française, de la culture française, de la civilisation française... l'histoire de France pendant quatorze siècles de royauté peut leur rappeler que le courage, l'ambition nationale, la probité (autant que faire se peut, il y eut des malhonnêtes), l'honneur, le sens de l'État, la ténacité, l'esprit d'invention et de création, l'intelligence, sont des vertus que doivent posséder nos dirigeants. Qu'on se le dise !

Puis viennent les présidents de la République, les présidents du Conseil, les grands ministres... et là, c'est exact, rien n'est plus arbitraire que le choix que nous avons effectué parmi tant de personnalités si remarquables.

Elles sont si nombreuses à avoir contribué à l'édification de la puissance française ! Mais, à y regarder de près, il n'y a pas de conseiller principal, de ministre prédominant, de Premier ministre, de président du Conseil (quelle que soit la terminologie utilisée tout au long de l'histoire), sans grand roi ou grand chef de l'État. C'est le mérite de l'homme d'État de savoir s'entourer. Ce qui rassemble les hommes d'exception ainsi sélectionnés : que ce soit Suger, Sully, Richelieu, Mazarin, Fouquet, Colbert, Ferry, Clemenceau, Poincaré, Chaban, Simone Veil, c'est leur dévouement à l'État, leur volonté de le renforcer sans relâche, leur fidélité totale à leur maître. Ensuite, chacun possède ses mérites propres et sans aucun doute des ambitions. Mais le lecteur ne saurait s'étonner de constater que figurent des hommes d'Église dans cette liste des « meilleurs » – car la monarchie ne parvint à s'imposer qu'avec le soutien actif de l'Église. Ni d'ailleurs de prendre

conscience de ce que la plupart de ces grands ministres ont porté attention au développement des activités économiques (même Suger, un précurseur du gothique en son chantier de l'abbaye de Saint-Denis, apporta du travail pour quarante ans...). La sélection des Présidents est plus aléatoire et dépend des circonstances, de leur histoire personnelle, de leur fortune critique. Auriol, de Gaulle, Pompidou – mort avant d'avoir pu achever son œuvre –, Giscard, Mitterrand – et ses quatorze ans de présidence –, Chirac... « Produire des grands hommes, voilà, dit Renan, le but vers lequel tend la nature tout entière » ; mais c'est la définition de Durkheim, dans *Le Rôle des grands hommes dans l'histoire*, en 1883, qui retient toute notre attention : « Il faut donc qu'une élite se forme pour lui faire mépriser cette vie inférieure, pour l'arracher à ce repos mortel, pour la solliciter à marcher en avant. Voilà, Messieurs, à quoi servent les grands hommes. Ils ne sont pas uniquement destinés à être le couronnement, à la fois grandiose et stérile, de l'univers. S'ils ont le privilège d'incarner ici-bas l'idéal, c'est pour le faire voir à tous les yeux sous une forme sensible, c'est pour le faire comprendre et le faire aimer. Si donc il en est parmi eux qui ne daignent pas abaisser leurs regards sur le reste de leurs semblables, qui s'occupent exclusivement à contempler leur grandeur, à jouir dans l'isolement de leur supériorité, condamnons-les sans retour. Mais pour les autres, et c'est le plus grand nombre, pour ceux qui se donnent tout entiers à la foule, pour ceux dont l'unique souci est de partager avec elle leur intelligence et leur cœur, pour ceux-là, en quelque siècle qu'ils aient vécu, qu'ils aient été jadis serviteurs du grand roi, ou qu'ils soient aujourd'hui citoyens dans notre libre République, qu'ils s'appellent Bossuet ou qu'ils se nomment Pasteur, pour ceux-là, je vous en prie, n'ayons jamais que des paroles d'admiration et d'amour. Saluons respectueusement en eux les bienfaiteurs de l'humanité. »

Jaurès, Briand, Blum, Mendès France, Debré, de Gaulle offrent ces destins implacables qui construisirent le pays. Ils répondent à cette définition de Hegel dans *La Raison dans l'histoire* : « Il serait vain de résister à ces personnalités historiques parce qu'elles sont irrésistiblement poussées à accomplir leur œuvre. Il apparaît par la suite qu'ils ont eu raison, et que les autres, même s'ils ne croyaient pas que c'était bien ce qu'ils voulaient, s'y attachent et laissent faire. Car l'œuvre du grand homme exerce en eux et sur eux un pouvoir auquel ils ne peuvent pas résister, même s'ils le considèrent comme un pouvoir

extérieur et étranger, même s'il va à l'encontre de ce qu'ils croient être leur volonté. Car l'Esprit en marche vers une nouvelle forme est l'âme interne de tous les individus ; il est leur intériorité inconsciente, que les grands hommes porteront à la conscience. Leur œuvre est donc ce que visait la véritable volonté des autres ; c'est pourquoi elle exerce sur eux un pouvoir qu'ils acceptent malgré les réticences de leur volonté consciente : s'ils suivent ces conducteurs d'âmes, c'est parce qu'ils y sentent la puissance irrésistible de leur propre esprit intérieur venant à leur rencontre. »

La France s'est faite grâce à des grands politiques, certes, mais aussi grâce à de brillants militaires – nous le verrons plus loin –, avec des intellectuels égarés en politique, par l'entremise d'hommes de courage et d'honneur, au milieu de combats et de visions. Ils œuvrèrent jusqu'à la souffrance physique (Mitterrand), la mort (Pompidou), le déshonneur (Pétain), la prison imméritée (Blum), la lâcheté de leur propre camp (Rocard)... Regarder la vie et l'œuvre de ces personnalités, sachant qu'on nous reprochera certainement de grands absents, c'est regarder les bonheurs et les malheurs du pays.

N'oublions pas un long arrêt sur les militaires. Depuis la signature des accords d'Évian, le pays a cessé d'être en guerre. Jusqu'à cette date, le sort de la nation française est rythmé par celui des conflits dans lesquels elle se trouve engagée. Une défaite, et l'on peut entrer pour des siècles sous la domination étrangère. Ah ! comme l'histoire fait des clins d'œil, parfois pour le plus grand bien du pays !

Quelques grandes batailles de l'histoire de France, perdues ou gagnées, parfois « gagnées-perdues », souvent ignorées, demeurent dans nos mémoires ; l'issue se compte toujours au prix du sang des braves, des héros, mais aussi des citoyens enrôlés pour le bien de la nation ou celui des princes qui nous gouvernent. L'histoire est marquée de la couleur de leurs peurs, par leurs souffrances, leurs petites lâchetés ou leur grand courage.

La guerre est liée avec la religion. Après Alésia, la civilisation gauloise disparaît, mais Rome apporte le latin et l'urbanisation. De même, lorsque Clovis anéantit les troupes de Syagrius, le dernier des Romains, ce sont les vaincus, tellement plus nombreux, qui vont transformer les rustres Francs en « chrétiens policés ». Enfin, dernier exemple, en

1429, alors que l'Anglais tient Paris et la couronne de France, un grand élan se crée, venu du fond des âges, qui réaffirme l'union du trône et du divin, par l'intercession d'une jeune fille, Jeanne d'Arc. Par deux fois, à Orléans et à Patay, le sort des armes est favorable au dauphin de France et lui ouvre le chemin sacré de Reims.

Que de grands capitaines et que de victoires dans notre histoire, surtout terrestres, car dans l'art naval, la France brille par intermittence. De l'écrasement des Vénètes par César dans le golfe du Morbihan à la bataille de l'Écluse, premier engagement de la guerre de Cent Ans, de Saint-Vaast-La-Hougue, sous Louis XIV, à Trafalgar, en 1805 ; des Dardanelles (où le Gaulois et le Bouvet s'enfoncent dans les flots) à Toulon, où notre magnifique flotte est contrainte de se saborder, ce n'est qu'une longue suite de désastres. En revanche, les actions individuelles sont comme une vocation et témoignent de l'individualisme forcené du Français : la liste est longue et débute avec Jean Bart, Surcouf, Tourville, Suffren. Ils ont fière allure, nos héros !

En France, où sont les femmes militaires ? Il n'y a point de femmes chefs de guerre, à l'exception de Jeanne d'Arc. À peine peut-on citer sainte Geneviève, défendant Paris contre le père de Clovis, ou Jeanne Hachette engagée, les armes à la main, à Beauvais, face au Téméraire...

La noblesse doit payer – et a payé – l'impôt du sang. Elle fournit les grands chefs de guerre jusqu'à la Révolution. D'abord les rois eux-mêmes, tels Clovis (Tolbiac et Vouillé), Charles Martel (Poitiers), Charlemagne (premier empereur européen), Philippe Auguste (Bouvines), François I^{er} (Marignan)... Puis les grands noms de la noblesse française...

La Révolution permet aux plus courageux – à ceux du « tiers » – des ascensions fulgurantes. Le tiers état prend sa revanche et produit les plus beaux capitaines. Seule contre toute l'Europe, la France résiste avec Dumouriez, Joubert, Kléber, Pichegru, Hoche, Moreau, puis l'emporte avec Bonaparte, Masséna, Davout, Suchet, Berthier et Soult.

Enfin, après la période noire du Second Empire et de la guerre de 1870, où aucun officier supérieur de valeur n'émerge, les deux conflits mondiaux redonnent au pays de grands chefs valeureux, bien souvent des nobles – une curiosité de ces temps républicains –, tels de Gaulle,

d'Espèrey, de Lattre, Hauteclocque, sans oublier le Pétain de 1914, Foch, Joffre...

La France, c'est aussi une culture ! Or, la culture définit l'essence d'un peuple. Mais pas prise seule, sans comparatif. Alors, comment expliquer synthétiquement les spécificités françaises ? Notre pays vit dans un état négatif : tout est perdu ! L'intelligence française n'est plus influencée par des idéologies négatives, mais elle l'a été, et avec de brillantes figures ! Tout le monde serait coupable : les politiques, notre système éducatif, les médias, l'immigration. À y regarder de plus près, les choses sont différentes.

Nos politiques sont conscients du problème, mais sans doute leur vocabulaire n'est-il pas à la hauteur de l'enjeu, et il manque un grand dessein, comme il y en eut avec Louis XIV, Napoléon, sous la II^e République, ou avec le général de Gaulle, la politique étant réduite à une somme de mesurette électorales.

Notre système éducatif est de qualité ; et brisons là le stérile débat sur le niveau qui monte ou qui baisse. Depuis Charlemagne en passant par Jules Ferry, les ministres ont œuvré avec ténacité.

Les médias multiplient les sources culturelles, certes en changeant, par leur prisme déformant, les regards que l'on peut porter sur les sources d'information et de connaissance, et ce surtout en matière d'histoire et de géographie.

Enfin, l'immigration est une chance, sinon nous n'aurions jamais eu des esprits brillants comme Georges Charpak, Albert Schweitzer (né en territoire annexé)...

Afin d'éviter les discours à poncifs, les propos caricaturaux qui entachent notre discours politique, il faut sortir des préjugés culturels. L'histoire nous permet cette démarche. Mieux encore, une approche plus pointue offre un autre regard : celui des prix Nobel français par exemple. Ils sont légion, tous très différents, géniaux le plus souvent, parfois méconnus, quelquefois hauts en couleur. Ils démontrent que notre pays s'est façonné par immigrations successives et assimilation bien comprise, que notre instinct de groupe et notre esprit de révolte peuvent nous offrir une grande confiance nationale pour peu que l'on accepte de croire en nous.

La culture nationale est fondamentalement implicite. Le Français forme un « groupe » grâce à son système éducatif (et qu'on arrête de le décrier pour lui envier celui des États-Unis ; l'Américain, lui, est un être profondément solitaire). La culture française est taraudée par un double antinomique, une sorte de schizophrénie qui l'opprime : d'un côté, le système qui répète : « Fais ce que je te dis ! », et, d'autre part, le même qui lui dit : « Ne fais pas ce que je fais, révolte-toi. » C'est de cette ambivalence apparente que naît sa créativité ! C'est là où elle clame en interne qu'elle est la meilleure. Mais elle n'ose le dire en externe.

Contrairement à la culture anglo-saxonne, elle n'est pas prête à tout pour s'imposer à l'international. Ce sont ses projets individuels, la somme de ses réalisations qui font d'elle une intelligence respectée. Des peintres, des sculpteurs, des penseurs, des chercheurs comme Gérard, Pills, Voltaire, Molière, Corneille, Sartre, Braudel, Camus, Aron, Serres, Casanova, Rémond... ont porté haut et loin la pensée française. Raymond Aron disait : « Nous avons souvent dégringolé après être montés, mais mystérieusement, nous avons toujours réussi à ressusciter. »

C'est aussi cela, l'intelligence française, une éternelle capacité à rebondir ! Nous allons le voir au travers de certaines des biographies proposées.

Quatrième pilier de cette construction nationale : l'Église. Elle a toujours été dans une turbulence théologique, liturgique, spirituelle et morale incroyable. Pendant des siècles, la papauté s'est métamorphosée. Elle a entraîné avec elle l'Église et tous les croyants, mais aussi les monarchies européennes – dont la France – sous forme d'alliances ou de luttes dans un sentiment d'attraction-répulsion. De grandes figures morales, Suger, Richelieu, Mazarin, Bossuet, l'abbé Pierre... forgèrent notre pays jusqu'à lui donner le visage que nous lui connaissons aujourd'hui. Et l'on découvre comment on oscille vite entre sainteté et bannissement moral, entre amour passionnel et haine d'un homme, entre ouverture au monde et repli institutionnel – et donc défensif.

Pour conclure, réfléchissons ensemble à ce qui constitue les fondements d'un héros. Lorsque les éléments essentiels qui ont construit

une nation sont parvenus à constituer un tout vivant et historique dans lequel elle se reconnaît peu ou prou, ce tout devient son idéal, et dans cet idéal se dégagent des figures « héroïques » dont on se doit de protéger la mémoire. Contre quoi doit-on la protéger ? Contre l'injure la pire qui soit, celle du temps qui passe, celle du cruel oubli, celle de la révision, celle de la récupération inepte, celle du mensonge, celle de l'embellissement de la légende. Mais, au fait, pourquoi sont-ils des héros ? Et qu'entend-on par héros ? Il y a pour moi six principes.

Premièrement : le héros porte en lui une volonté qui lui fait affirmer des valeurs authentiques levées contre tous les conformismes. Il a le « panache » de d'Artagnan, il est capable, comme Monte-Cristo, de choisir le chemin des crêtes, alors qu'évadé et riche, il pourrait se contenter des routes simples vers la jouissance. Il oppose le Bien contre le Mal jusqu'à l'intolérance. Il peut aller jusqu'à la mort, jusqu'à l'échec final, mais poussera l'exemplarité et forcera l'admiration. Il est porteur de failles, d'émotions, ce qui le rend si humain : c'est René de Chateaubriand, c'est saint Bernard contre les hérétiques, c'est Valmont s'inclinant devant la parfaite vertu...

Deuxièmement : le héros est porteur des énergies de la nation. Il sublime les plus saines énergies d'un groupe, qui peut être un peuple entier. C'est sans doute Jeanne d'Arc dans son mythe collégialement accepté, ce peut être Henri IV, dont on oublie les aspects velléitaires et dont on ne retient que la force de caractère politique et constructive. Par la force des choses, au fur et à mesure qu'il s'enfonce dans l'histoire, le héros s'élève dans la « Vérité », celle qu'il a portée en lui, par ses actes les plus fondateurs, les plus vaillants.

Troisièmement : le héros sublime une action au service d'une cause. L'héroïsme est aussi un amour passionné de l'action au service d'une cause considérée juste, même si celle-ci peut, par la suite, être remise en cause par l'historien. Repensons à tous ces militaires bravant le champ de bataille : Dunois, Bayard... à tous ces stratèges devenus maréchaux de France par leur génie : le maréchal de Saxe, le maréchal de Luxembourg... et, au xx^e siècle, aux Leclerc, de Lattre, Juin... Leur détermination était mûrement réfléchie ; leur courage du moment fut souvent inouï. Leur prudence était « imprudence », elle n'était jamais indécision. Ils avaient le sens de la hardiesse dans l'acte et face à l'obstacle, communiquant à chacun la ferveur pour surmonter la difficulté.

Quatrièmement : avec le héros, l'homme libre se révolte. Il y a également dans la figure du héros une révélation faite aux autres – au monde –, par des exploits éclatants et uniques qu'il doit à la fougue de sa jeunesse, à son insolence ou à l'originalité de sa démarche. C'est celui qui sait dire « Non ». Le mythe gaullien est à ce titre révélateur. Il est une révolte contre l'autorité, fût-elle légale. C'est une révolte au nom d'une idée plus grande que la Loi. Le handicap de cette révolte est qu'elle ne peut être que gagnante. Le héros n'a pas le droit à l'erreur ; et il est, jusqu'à la victoire, incompris. On n'est plus dans le héros tel qu'il devrait être, mais face au héros tel qu'il est ; l'âge du héros importe peu, sa jeunesse vient de sa naissance, quasi extemporanée, à la reconnaissance. Son héroïsme incarne le refus de l'impuissance et la quête de la grandeur. Il est le reflet du tragique d'une époque. C'est ce qu'Alain dans *Mars ou la guerre jugée* traduit par : « L'homme veut, organise, réalise. Continuellement il invente ; il tend là ; tout le reste l'ennuie. Aussi vos molles et ennuyeuses pensées ne le terminent point. Vous ne le tenez point, en aucune manière, ni dans vos doctrines, ni dans vos griffes... »

Cinquièmement : l'héroïsme est une ardeur généreuse. Il est un geste noble, un acte d'amour, jusqu'au sacrifice de sa vie. C'est Jeanne d'Arc, bien sûr, c'est l'abbé Pierre... On en déduit ici que le héros se pose toujours à l'intérieur d'un combat où il découvre – parfois à son corps défendant – une occasion de se dépasser, ses vertus demeurant cependant diverses et même parfois antagonistes.

Sixièmement : il y a toujours un lien entre héroïsme et amour. Dans ce cadre, trois visions de l'héroïsme se sont souvent affrontées :

- une vision rationaliste avec Corneille, Bossuet, Kant, qui positionne l'héroïsme dans la parfaite maîtrise de soi, dans le respect d'une obligation morale contre l'égoïsme, dans l'impératif contrôlé de ses passions ;
- une vision romantique portée par Stendhal, Musset, Hegel ou Marx et ses descendants, qui fait du héros une puissance passionnée par une cause, un homme habité par une mission, une énergie vivante ;

- une vision aventurière portée par Malraux, Saint-Exupéry, qui renonce aux modèles sociaux et politiques dominants, recherchant dans les civilisations anciennes ou « d'ailleurs » une solution aux problèmes de nos sociétés, le tout au profit d'une quête métaphysique. Ce sont des rebelles dont la tendance suicidaire est largement à prendre en compte dans leurs actes héroïques... Il y a cohabitation de ces trois visions qui se synthétisent en une seule et même définition. Le héros est celui qui a le sens du service pour une cause juste ; son héroïsme est une force d'âme et un esprit de sacrifice. Son action est créatrice, son ardeur est généreuse. Pour lui, comme pour Platon (dans le *Cratyle*), la racine du mot héros (*hērōs*) est de la même origine que celle qui désigne l'amour (*ērōs*).

Être un héros ne signifie donc pas qu'il faille que le sang ait coulé. On peut être un héros par sa pensée, ses écrits, sa fortune critique ; ainsi en va-t-il des artistes et aujourd'hui des sportifs qui portent les couleurs de la nation. Les derniers véritables héros de la nation française ne sont-ils pas : Anquetil, Éric Tabarly, Platini, Zinédine Zidane ?

Le héros est aussi celui qui résiste, se rebelle, se révolte, souffre physiquement, nie jusqu'au tourment moral et psychologique. Le premier acte par lequel on cesse d'être soumis, par lequel on entre en dissidence, en insoumission, consiste à se libérer de la peur des mots, de la peur de la phrase des autres et de la peur de celle que je vais dire. C'est choisir le nom ou le surnom de son adversaire, c'est faire sienne cette phrase d'André Gide : « Le monde ne sera sauvé, s'il peut l'être, que par des insoumis. » C'est Brennus prenant Rome (le général de Gaulle ne commence-t-il pas *La France et son armée*, en 1938, par cette relation ?), c'est Cioran, c'est Laclos, c'est Sade, c'est Drieu La Rochelle, antihéros jusqu'au dénouement suicidaire...

Tout cela nous conduit à dire ici qu'il faut prendre garde à ne pas confondre conduite héroïque, héros et mythe. Dans son ouvrage *Entretiens*, Julien Gracq explique fort bien ce qu'il faut entendre sur le mythe : « Il serait souhaitable que le terme de mythe dont on abuse soit limité à sa vraie signification : récit légendaire des origines ou d'un temps fabuleux, dans lequel se reflètent et se transposent nombre de complexes personnels et de rapports sociaux. Pour la création

d'un mythe, il faut l'œuvre du temps et d'un long processus collectif. L'intention, ou la volonté personnelle, de créer un mythe est la façon la plus sûre de passer à côté. On s'en persuade quand on lit par exemple *Le Vieil Homme et la mer*, de Hemingway, dont la visée mythique est trop claire. » Voilà qui doit nous aider dans l'élucidation de la question présente. L'auteur du *Rivage des Syrtes* veut démythifier et enchanter ; l'histoire est là pour cela aussi, et le héros dans sa posture glorieuse également.

C'est toute l'histoire de notre pays qui revit dans les pages qui suivent avec ses hauts, mais aussi ses bas. Revoir notre histoire et ses figures, ses héros, c'est donc faire œuvre de témoignage, c'est faire œuvre d'intelligence dans la compréhension de ce que nous sommes aujourd'hui.

Bertrand Galimard Flavigny

**200 PORTRAITS
DE 400 AV. J.-C.
À NOS JOURS**

400 av. J.-C.

BELLOVÈSE ET SIGOVÈSE

PREMIERS COLONISATEURS D'ENVERGURE

Fiers guerriers, bien moins primitifs que l'histoire n'avait jusqu'ici bien voulu le dire, les Gaulois ont mené au cours de leur histoire de nombreuses conquêtes. La plus connue d'entre elles est sans conteste celle que Tite-Live, l'historien romain, relate dans l'œuvre de sa vie, l'Histoire de Rome en 142 livres : les expéditions de Bellovèse et Sigovèse.

Selon Tite-Live, les Gaëls, ou Gaulois du Centre – les Arvernes, en d'autres termes –, conduits alors par Ambigat, roi des Bituriges, se seraient lancés, vers l'an 587 av. J.-C., dans une campagne de conquêtes sans précédent. Trop à l'étroit dans son royaume où la population s'était accrue outre mesure, le souverain biturige aurait alors envoyé ses deux neveux, Bellovèse et Sigovèse, coloniser, à la tête de puissantes armées, les contrées voisines.

« Les deux expéditions recensent pas moins de 300 000 hommes armés ; plus des femmes et des enfants. Une véritable armada est en marche. »

Tandis que Bellovèse, à la tête d'une armée composée de Bituriges, d'Arvernes, de Sénonis, d'Éduens, d'Aulerques, d'Ambarres et de Carnutes, se dirigeait vers l'Italie, Sigovèse, lui, prenait la direction du nord, de la région hercynienne, à la tête d'une partie des Volsques Tectosages. À elles seules, les deux expéditions recensent pas moins de 300 000 hommes, auxquels il faut ajouter femmes et enfants, qui suivent en toutes circonstances. Une véritable armada.

Au sud, l'expédition transalpine de Bellovèse est pour le moins chaotique. Selon Tite-Live : « La Gaule versa sa population sur l'Italie, par les Alpes maritimes, par les Alpes Graïes, par les Alpes Pennines durant soixante-six années. » Plus de six décennies pour s'installer durablement dans la botte et fonder les villes de Milan, Brescia et Vérone. C'est bien plus qu'il n'en aura fallu à Sigovèse pour franchir le Rhin. En quelques mois, il s'implante sur les bords du Rhin, aux sources du Danube, et se fixe au pied des Alpes illyriennes. Là, il jette les bases d'un empire qui deviendra plus tard celui des Galates. Un empire constitué, selon les historiens et les géographes, d'une multitude de peuplades soit galliques, soit gallo-illyriennes, répandues entre le Danube, la mer Adriatique et les frontières de l'Épire, de la Macédoine et de la Thrace.

Parmi elles, on compte les *Carnesi*, habitants des Alpes carniques, les *Tauriskés*, des Gaulois pure souche, les *Lapodes*, des Gallo-romains, ou encore ces *Scordiskés* qui donneront tant de mal aux légionnaires romains.

L'empire durera jusqu'à l'aube de notre ère (63 av. J.-C.) et s'étendra jusqu'au Pont-Euxin. Les Galates traverseront la Macédoine, les Thermopyles, la Grèce, Delphes, Memphis et Carthage. Ce sont eux qui, en 358 av. J.-C., confieront à Alexandre le Grand, venu conclure une alliance avec eux, que leur seule crainte est que le ciel leur tombe sur la tête.

Vers 150 av. J.-C.

LUERN ET BITUIT

RASSEMBLEURS, GÉNÉREUX ET DÉFENSEURS DES
ARVERNES

Les deux rois gaulois les plus connus étaient père et fils. Luern et Bituit frappèrent les esprits par leur capacité à rassembler une puissante armée, par leur générosité et leur sens politique.

La nation arverne fut une des plus puissantes de la Gaule, occupant tout le centre de notre pays actuel. Ses terres étaient le centre de gravité de l'espace occupé par les Celtes, et le Puy-de-Dôme en constituait le point d'origine.

Si leur domaine était vaste et riche, les Arvernes ne s'étendirent pas moins dans toutes les directions. C'est ainsi qu'ils parvinrent au sud jusqu'en Gaule narbonnaise, et leur influence se serait étendue jusqu'aux territoires tenus par les Belges. Il semble pourtant que les Éduens aient freiné cette poussée vers le nord. Pour mener à bien ces conquêtes, les Arvernes s'alliaient généralement à d'autres peuples, comme les Salyens ou les Allobroges, plutôt que de leur faire la guerre.

Cette volonté hégémonique semble être la traduction d'un mode de gouvernement très centralisé incarné par les rois arvernes. On ne connaît pas leur mode d'accession au pouvoir, mais l'hérédité semble avoir été déterminante, puisque les deux rois les plus connus étaient père et fils. Cités dans plusieurs chroniques, Luern et Bituit frappèrent les esprits de l'époque tant par leur capacité à rassembler une puissante armée que par les fastes de leur royauté. Strabon rapporte la légendaire histoire de Luern parcourant les campagnes sur son char tout en dispersant au profit des populations de la « monnaie d'or et d'argent ». Il est vrai que les Arvernes ont sans doute été les premiers Gaulois à frapper monnaie.

Dans le même temps, les Romains souhaitent établir une voie de communication terrestre entre l'Italie et leurs possessions ibériques, permettant aussi de protéger Marseille. En 125 av. J.-C., ils défont les Salyens et s'emparent de leur territoire. Bituit intervient, menant en

grande pompe une ambassade auprès des Romains pour que soient épargnés les chefs de ce peuple allié. Sa requête échoue, mais le roi Salyen a trouvé refuge chez les Allobroges, ce qui sert de prétexte aux Romains pour s'attaquer à cet autre peuple allié.

Bituit prend alors la tête d'une armée que Tite-Live estime à 120 000 hommes et franchit le Rhône. Il rencontre les troupes de Fabius au confluent de l'Isère et la bataille qui s'ensuit est une tragédie pour les troupes gauloises. Bituit y est fait prisonnier et, comme tout roi vaincu, est mené à Rome pour y être exposé avec son char recouvert d'argent lors du défilé de triomphe. Il termine ensuite sa vie à Albe. Pour éviter toute possibilité de voir un nouveau roi arverne se dresser contre eux, les Romains s'empare de Cougenat, le fils de Bituit, et le condamne lui aussi à l'exil.

C'en était fini du royaume arverne et de ses « nations » alliées, qui durent reconnaître la domination romaine. Les différentes tribus encore insoumises reprirent leur autonomie. Il faudra attendre un certain Vercingétorix pour les voir se fédérer à nouveau.

80-46 av. J.-C.

VERCINGÉTORIX

LE GLORIEUX CHEF ARVERNE

Le glorieux chef gaulois a choisi son destin. Victorieux à Gergovie, où il impose une cuisante défaite à César, qui perd 8 000 hommes, vaincu à Alésia, on lui doit l'unification des peuples gaulois.

Saisissant le prétexte de l'invasion des Helvètes, César est intervenu en sauveur de la Gaule, à partir de 58 av. J.-C. Puis il l'a débarrassée des menaçants Germains d'Arioviste.

Dès 57 av. J.-C., l'intervention se transforme en conquête. Tous les peuples des Gaules sont successivement écrasés, tout spécialement les Éburons, qui ont osé détruire deux légions. Mais la déroute, antérieure, de la flotte vénète a tourné également au massacre. Seuls

les pays des Carnutes (Orléans) et des Arvernes (Auvergne) ne sont pas encore totalement soumis, en 53 av. J.-C. C'est justement de là que va partir la plus dangereuse révolte à laquelle César devra faire face.

« Vercingétorix unifie les Gaulois, là est son œuvre majeure. »

En 52 av. J.-C., un jeune chef arverne, formé par les Romains, soulève le pays, parvenant à unir les tribus gauloises. Point toutes, car certaines craignent la réaction romaine. Ainsi, les Éduens, alliés traditionnels des Romains, ne s'engagent-ils pas. D'autres refusent d'obéir aux ordres, comme les habitants d'Avaricum (Bourges), qui ont voulu préserver leur cité.

L'incendie part de Cenabum (Orléans) et se propage à une vitesse stupéfiante. César réagit en grand chef de guerre. Face à la stratégie de la terre brûlée, fort efficace, choisie par Vercingétorix, il cherche à impressionner son adversaire. D'abord par une répression impitoyable : Cenabum est assiégée, enlevée et incendiée. Ensuite, en profitant d'une erreur de Vercingétorix, qui n'a pu imposer aux Bituriges de brûler leur capitale d'Avaricum, qui regorge de vivres : il l'assaille et y pénètre, permettant aux troupes de la Louve et à leurs bêtes de trouver vivres et foin.

C'est désormais l'Arverne qui se replie vers sa capitale sur le plateau de Gergovie, à proximité du Clermont-Ferrand actuel. César l'y poursuit avec six légions. Mais son attaque est prise à revers par la cavalerie gauloise. Et, pour la première fois, César en personne subit un revers. Il lui faut interrompre son attaque après avoir perdu de 700 à 800 hommes.

Cependant, le succès gaulois enflamme les esprits. Pour la première fois, la victoire paraît possible. Toutes les tribus se rallient à Vercingétorix, Éduens compris.

Mais César ne perd pas son sang-froid : il remonte vers le nord pour faire la jonction avec les légions de son lieutenant Labienus, qui vient de s'emparer de Lutèce. Puis, après s'être renforcé de contingents de cavalerie germane, au milieu d'un territoire devenu totalement hostile, il entreprend la retraite vers le sud. Vercingétorix le suit à distance, refusant le combat avec une belle intelligence tactique.

À proximité de Dijon, Vercingétorix croit tenir son heure : il attaque les légions avec sa cavalerie ; les auxiliaires germains de César l'affrontent et l'écrasent. Il faut désormais protéger l'infanterie gauloise : une seule porte de salut, l'imprenable oppidum d'Alésia, sur le mont Auxois, à proximité de l'actuelle Alice-Sainte-Reine (comme le lecteur le sait, le site est contesté, certains historiens voyant la bataille se dérouler dans le Jura).

« Un jeune chef vient s'humilier devant César et capitule, pour épargner la mort à son peuple. »

Avec dix légions, César dispose de plus de 50 000 hommes ; il assiège les troupes gauloises qui rassemblent près de 80 000 hommes, et ordonne des travaux titanesques, entourant l'ensemble de l'oppidum de fortifications et de fossés, souvent doublés. Assiégeants comme assiégés se trouvent rapidement à court de vivres. Une guerre de vitesse est engagée. Lorsque surgit l'armée gauloise de secours, dans les deux camps l'on sait que l'affrontement suprême va s'engager. Mais Vercingétorix interdit toute offensive, ordonnant aux renforts gaulois de couper les approvisionnements des Romains. Une stratégie sans parade pour César. Hélas, le jeune Arverne n'est point écouté : des attaques gauloises, notamment de cavalerie, désordonnée, échouent. Enfin, l'Arverne Vercassivellaunos, avec 60 000 hommes, coordonne son attaque avec une sortie des Gaulois d'Alésia. Au pied du mont Rhéa, la percée gauloise paraît imminente : César, en personne, vient galvaniser ses troupes et parvient à repousser l'assaut gaulois.

Tout est perdu désormais, fors l'honneur d'un jeune chef, qui doit venir s'humilier devant César et capituler, pour épargner la mort à son peuple. Chaque soldat romain se voit remettre un ou plusieurs prisonniers gaulois. César se réserve les Éduens et les Arvernes. En grand politique, il les libère contre leur soumission.

Cependant, Vercingétorix est emmené en captivité à Rome. Enfermé à la Mamertine, il est présenté à la foule romaine lors du triomphe de César en 46 av. J.-C. Le soir même, il est étranglé dans son cachot.

GRATIEN

POÈTE ET CHEF DE GUERRE

En 367, Valentinien I^{er} proclame son fils, Gratien, César. Il se relève à peine d'une sévère maladie et entend assurer sa lignée. Gratien n'a que 8 ans et devient ainsi coempereur d'Occident. Sa vie est particulièrement importante pour comprendre la structure du continent européen.

Élève du brillant poète et notable bordelais Ausone, il se révèle un jeune homme de grande valeur, de grande culture, et un bon chef de guerre. L'Orient est, à cette époque, dirigé par le médiocre Valens, le frère de Valentinien I^{er}. À la mort de son père, Gratien voit les troupes pannoniennes proclamer empereur d'Occident Valentinien II, un autre fils de Valentinien I^{er}. Gratien accepte alors de partager l'Occident et attribue l'Illyrie à Valentinien II.

« Avec Théodose, Gratien parvient à briser l'offensive des Goths en Dalmatie et en Épire en 380. »

En 377, Gratien remporte une belle victoire sur les Alamans puis, l'année suivante, se porte au secours de Valens, agressé par les barbares. Mais il parvient trop tard à Andrinople, Valens ayant décidé d'engager la bataille sans l'attendre et ayant été vaincu.

En 379, Gratien décide d'appuyer son régime sur le remarquable général espagnol Théodose. Il le proclame Auguste. Ensemble, ils parviennent à briser l'offensive des Goths en Dalmatie et en Épire en 380.

Gratien s'installe alors à Milan, abandonnant sa capitale, jusque-là située à Trèves. Pour consolider sa position, il développe une politique d'alliance renforcée avec l'Église catholique, soutenant le pape Damase et refusant, pour la première fois dans l'histoire impériale, de porter le titre de chef de la religion romaine, c'est-à-dire de *Pontifex maximus*. Bien plus, il combat le paganisme, supprime les statuts privilégiés des prêtres de la religion romaine ainsi que celui des Vestales.

En 383, un coup d'État se produit en Bretagne (Grande) sous l'impulsion de Maxime, un général d'origine hispanique. Gratien se porte à sa rencontre : il est vaincu, puis rejoint à Lyon et exécuté. Maxime s'empare de toute la préfecture des Gaules. Théodose le reconnaît et lui confère le titre d'empereur d'Occident, lui-même se réservant l'Orient.

412-457

MÉROVÉE

LE PREMIER ROI A-T-IL EXISTÉ ?

Les origines de la première dynastie royale française se perdent dans les limbes d'une histoire bien incertaine. Une question a longtemps taraudé les historiens : Mérovée est-il le fondateur de la première dynastie royale de France ?

Il est difficile de réunir des éléments sur celui qui est supposé avoir fondé la première dynastie royale. Cela n'est pas très étonnant au vu de la période considérée, le début du v^e siècle, époque qui voit l'Empire romain se déliter sous la pression des tribus venues d'outre-Rhin. La Gaule romaine est traversée par des peuplades guerrières qui cherchent de nouvelles contrées où s'établir, comme les Alains ou les Vandales, qui gagnent la péninsule ibérique. Les Wisigoths s'installent dans le sud de la province romaine. D'autres tribus ne pénètrent en Gaule que pour se livrer au pillage avant de retourner derrière le Rhin avec leur butin. Pour tenter de défendre leur province, les Romains nouent avec certains peuples barbares des alliances en leur offrant des terres à condition qu'ils participent à la protection de la Gaule.

C'est le cas des Francs saliens, établis dans les régions de Cambrai et Tournai. Un de leurs premiers chefs connus, Clodion, aurait eu un fils, Merowig. Rien n'atteste cette filiation entre Clodion et celui que les historiens renommèrent

« Clodion aurait eu un fils, Merowig... et alors ? »

Mérovée, sa date de naissance demeurant inconnue. Celle de son accession à la tête de son peuple est tout aussi incertaine. Selon certaines sources, ce serait en 448, selon d'autres en 451.

Cependant, le sujet sur lequel une majorité de chroniqueurs et d'historiens se retrouvent concerne l'aide apportée par Mérovée et ses combattants francs à Aetius et à son armée romaine.

Une des dernières grandes invasions a lieu peu de temps après son accession au pouvoir. Attila et ses tribus ont quitté les plaines d'Europe centrale. À l'est du Rhin, il renforce ses troupes en ralliant à son projet d'envahir la Gaule d'autres peuplades comme les Ostrogoths et les Francs de Germanie. Avec cette multitude d'hommes de guerre, il pénètre en Gaule, pillant les villes qui se trouvent sur son chemin. Il évite Paris – ce qui vaudra à une certaine Geneviève de devenir la sainte patronne de la ville – et va faire le siège d'Orléans. Mais la ville résiste et le roi des Huns, sachant que les armées romaines approchent, repart vers l'est. Son incursion n'en a pas moins provoqué le ralliement au général romain des tribus établies en Gaule. Sous la conduite de Mérovée, les Francs saliens se mêlent aux Wisigoths et aux Burgondes pour se joindre à Aetius. Attila est rejoint dans les plaines de Champagne. La bataille des champs Catalauniques se révèle sanglante. Elle aurait fait, selon la tradition, entre 150 000 et 300 000 victimes. Théodoric I^{er}, roi des Wisigoths, en fait partie. Attila, vaincu, est obligé de prendre la fuite avec le reste de ses troupes, et c'est Mérovée qui se lance à sa poursuite.

Le roi franc ne survivra pas très longtemps à cette victoire. Il serait mort en 456 ou 457. Là encore, le flou est persistant, d'autant que sa tombe n'a jamais été retrouvée. Ce qui n'est pas le cas de celle de son fils Childéric, dont le tumulus a été fouillé en 1653, permettant de mettre au jour les armes et atours d'un roi mérovingien.

Celui qui passe pour le grand-père de Clovis a donc laissé fort peu de traces. Mais son existence n'a jamais été remise en cause par sa descendance fondatrice du royaume de France.

Et c'est sans doute cette discrétion historique qui permet à certains de remettre en cause son

« Mérovée serait mort en 456 ou 457.

Le flou est persistant. Sa tombe n'a jamais été retrouvée. »

existence, d'autant que Jacques de Guise a fait de l'histoire de sa vie une fable totalement irréaliste. Mais ces temps-là n'étaient-ils pas prodigues en légendes ?

466-511

CLOVIS

UN CHEF CRUEL

Clovis est un chef de guerre cruel mais calculateur. Son ambition est démesurée. Il n'hésite pas à faire tuer les siens au service de son pouvoir. Grégoire de Tours cite 9 de ses parents qu'il fait tuer ou exécute de sa main !

Fils du chef d'une tribu installée dans la région de Tournai, Clovis I^{er} est, à 15 ans, en 481, « hissé sur le pavois » – ainsi les Francs désignent-ils le chef qu'ils se sont choisi. Il attaque les Romains de Syagrius, les bat à Soissons en 486, et prend toutes les places qu'ils possèdent en Gaule. En 493, il épouse Clotilde, une chrétienne, fille d'un ancien roi des Bourguignons qui a été massacré avec sa famille, sauf les filles, par son frère. Le cas est alors fréquent ; pour régler les problèmes de succession, on élimine l'adversaire, frère ou proche parent.

L'Église obtient, parfois, que le perdant de ces partages familiaux soit seulement tonsuré et enfermé dans un monastère. Les filles, selon les lois saliques, ne pouvant hériter, risquent moins le poignard. Soit elles sont reléguées dans un couvent, soit elles sont invitées à partager la couche du vainqueur, comme concubines ou épouses.

« À la bataille de Tolbiac, Clovis marchande avec le Très-Haut une victoire contre une conversion. »

Clotilde a-t-elle vraiment poussé son mari au baptême, ou cet opportuniste a-t-il compris qu'en se faisant le défenseur des chrétiens, il pourrait assouvir ses ambitions territoriales avec l'appui des évêques et du peuple gallo-romain ? Les évêques, alors, ne sont pas seulement des chefs religieux, mais aussi des magistrats civils. Ils rendent la justice, entretiennent routes et aqueducs, s'occupent de l'approvisionnement des populations.

Durant la bataille de Tolbiac (près de Cologne), Clovis, dont les troupes piétinent, marchande avec le Très-Haut une victoire contre une conversion : le roi des Alamans est opportunément tué et ses troupes se débandent... Et Clovis, le jour de Noël 496 (la date est contestée), se fait baptiser par saint Rémi. La tradition du sacre à Reims des rois de France, qui reçoivent leur pouvoir de Dieu, vient d'être instituée et perdurera jusqu'à Charles X.

Chrétien sincère ou pas, Clovis est un cynique, un cruel, un impitoyable et un grand roi. Son sceptre est une hache, sa vie une suite de tueries. Il a fait exécuter le patrice romain Syagrius, son premier vaincu. Il tue de ses mains Alaric II, le roi des Wisigoths, qui occupent tout le pays de la rive gauche de la Loire jusqu'aux Pyrénées, en 507, durant la bataille de Vouillé, près de Poitiers, et fait massacrer toute l'armée en fuite, y compris les Gallo-Romains auxquels il doit sa victoire, qui n'ont pas voulu l'affronter, car depuis son baptême il est chrétien, comme eux !

De la Garonne à la Loire, du Rhin à la Seine, Clovis, établi à Paris, est le maître, n'hésitant pas à faire assassiner ou à tuer de sa main ses frères d'armes et les membres de sa famille qui pourraient lui disputer le pouvoir. Sur la fin de sa vie, lors d'un banquet, il se reproche publiquement d'avoir exterminé ses proches et demande s'il lui reste des parents. L'un de ses neveux, ému, se fait reconnaître. Il est tué le soir même ! Clovis meurt à Paris en 511, à 45 ans.

600-638

DAGOBERT

LE TEMPS DES ROIS PAS SI FAINÉANTS !

Leur réputation n'est pas des plus glorieuses. Les rois mérovingiens auraient passé leur temps à parcourir leurs royaumes au rythme calme de chars à bœufs, sans trop se soucier du devenir de leurs possessions. Il semble bien qu'il n'en soit rien.

Dès le III^e siècle apparaissent deux bandes de Francs : les Saliens (du latin *salii*, tribus franques) et les Ripuaires qui campent au bord du Rhin, comme leur nom l'indique (du latin *ripua*, rive). Les Saliens sont plus entreprenants que les Ripuaires. Clodion, personnage mystérieux, puis son fils Mérovée, les emmène jusque dans l'actuel Benelux. Il aurait même participé au côté d'Aetius à la fameuse bataille des champs Catalauniques pour briser l'invasion des Huns. Et, surtout, il va donner son nom à une puissante dynastie qui régnera en France de l'avènement de Clovis à la déposition de Childéric III, soit pendant deux cent vingt ans.

Puis Childéric I^{er}, qui parvient à s'emparer de Paris, lui succède, avant que Clovis ne soit porté sur le pavois. À partir de 481, il se révèle un redoutable conquérant, s'emparant du royaume de Syagrius, de l'Aquitaine wisigothe, rejetant au loin les Alamans à l'est. Il domine ainsi ces territoires qui s'appelleront Austrasie, Neustrie et auxquels s'ajoutera, après la victoire de Vouillé, tout le Sud-Ouest aquitain.

« Ainsi, en 558, Clotaire, seul fils survivant de Clovis, règne sur un royaume mérovingien réunifié et beaucoup plus vaste que la France actuelle puisqu'il s'étend, au-delà du Rhin, en Alémanie et en Bavière. »

À la mort de Clovis, en 511, ses quatre fils se partagent le royaume mérovingien, selon la coutume franque. Clotaire reçoit le royaume de Soissons et une partie de l'Aquitaine. Et il va se montrer impitoyable en tentant de reconstituer le royaume de son père. Après la mort de son frère Clodomir, il tue les enfants de ce dernier et s'attribue ses territoires, les partageant avec un autre de ses frères, Childebert, non sans avoir conquis la Bourgogne et la Provence, puis la Bretagne. À la mort de Thierry, le quatrième de ses frères, il laisse régner son fils Théodobert I^{er}, puis son petit-fils Théodobald, qui meurt sans héritier. Il s'empare aussitôt de son royaume. Enfin, lorsque Childebert complotte contre lui en s'alliant à son propre fils, Chramme, il les combat féroce-ment. Childebert a tellement peur qu'il en meurt. Puis, Clotaire étouffe Chramme de ses propres mains.

Ainsi, en 558, Clotaire, seul fils survivant de Clovis, règne sur un royaume mérovingien réunifié et beaucoup plus vaste que la France actuelle, puisqu'il s'étend, au-delà du Rhin, en Alémanie et en Bavière.

À sa mort, en 561, il laisse quatre fils : Caribert, Gontran, Sigebert et Chilpéric. Tout est à refaire, le partage franc égalitaire s'imposant à nouveau.

Clotaire II, bien soutenu par sa mère, Frédégonde, l'épouse de Chilpéric, sans doute la plus grande criminelle de l'histoire de France, va parvenir à ses fins. Il est vrai que Frédégonde lui a dégagé le chemin du pouvoir : elle a tué, successivement, Galswinthe, l'épouse de Chilpéric, la remplaçant dans le lit de ce dernier, puis Sigebert, avant d'assassiner son mari, Chilpéric. Clotaire II règne ainsi sur la Neustrie. Il profite de la mort de Thierry II, le petit-fils de Brunehaut et de Sigebert, pour s'emparer tant de l'Austrasie que de la Bourgogne, et pour régler son compte à Brunehaut, sa tante, en la suppliciant d'abominable façon. En 613, il devient roi d'un territoire réunifié, mais dont la Provence s'est détachée. Et il règne seul jusqu'en 629.

« À partir de 639, les rois mérovingiens se trouvent donc largement dépouillés de leurs prérogatives par les maires du palais. »

Fils unique de Clotaire II, Dagobert règne avec intelligence, développant l'artisanat d'art. Ses deux grands conseillers, Ouen et Éloi, tous deux futurs saints, marquent le temps de leur empreinte. Cependant, la Bretagne et l'Aquitaine s'éloignent du royaume mérovingien, désormais réduit à la Neustrie, à l'Austrasie et à la Bourgogne. Des maires du palais, sortes de Premiers ministres, accaparent le pouvoir dans chacun de ces trois territoires. Une famille, les Pippinides, impose peu à peu son autorité, dès 639, avec Pépin de Landen en Austrasie, son fils Grimoald et son petit-fils Pépin de Herstal, qui réunit Austrasie et Neustrie ; Charles Martel, qui reconquiert Aquitaine et Provence ; et enfin Pépin le Bref, qui fondera la dynastie carolingienne.

À partir de 639, les rois mérovingiens se trouvent donc largement dépouillés de leurs prérogatives par les maires du palais. Mais plusieurs d'entre eux refusent le sort qui leur est réservé et tentent, de nouveau, de s'imposer aux maires du palais, purs représentants de la noblesse jalouse de son indépendance.

L'image de rois fainéants traînés par des bœufs avachis est totalement erronée : bien pire, elle est stupide ! Quelques exemples suffisent à le démontrer. Clovis II, le fils de Dagobert I^{er}, a épousé une ancienne

esclave anglaise, Bathilde. À sa mort, en 657, avec l'appui d'Éloi, elle se bat comme une lionne, exerçant la régence pour le compte de ses deux fils. En 680, le maire du palais de Neustrie, Ebroïn, la menace : elle finit par se retirer et fonde l'abbaye de Chelles. Elle sera canonisée.

Thierry III, devenu roi de Neustrie en 673, se bat pour défendre son trône : on le tond, il revient en force en 675. En 680, il vainc les Austrasiens dirigés par Pépin de Herstal, avant d'être battu en 687, à Tertry. Mais son vainqueur, Pépin de Herstal, le maintient en place à la tête d'un royaume unifié regroupant Neustrie, Austrasie et Bourgogne, jusqu'à sa mort en 691...

Comme on le constate, il n'y a pas tellement de mous chez les rois mérovingiens !

Vers 688-741

CHARLES MARTEL

L'ÉTRANGE HÉRITAGE

L'Église poursuivait pour sorcellerie davantage les humbles que les puissants. Mais, lorsque ses évêques en ressentait la nécessité, ils n'hésitaient pas à accuser de sorcellerie, ou de magie, ceux qu'ils voulaient salir et combattre sans oser les attaquer de front.

Charles Martel, bâtard d'un maire du palais, était un rude guerrier qui, lorsqu'il manquait d'argent, n'hésitait pas à le prendre dans les monastères et les églises. Il octroya même des bénéfices ecclésiastiques à des soldats. Rancunier, le clergé insinua alors que le vainqueur des Sarrasins devait ses victoires à la magie, Dieu, dont il spoliait les serviteurs, ne pouvant l'aider.

Il se trouva même un vénérable évêque d'Orléans, saint Eucher, pour tomber en extase et voir Charles Martel (qui venait de mourir) en enfer. Saint Eucher tenait le renseignement d'un ange, rencontré lors de sa transe. Il lui avait confié que

« Les saints dont Charles Martel avait pillé les églises lui avaient interdit l'accès au paradis. »



Ceux qui ont fait la France

Sous la direction de
Bertrand Galimard Flavigny

Plus d'infos sur ce livre paru
aux éditions Leduc.s